L'Empereur illicite de l'Europe
Au cœur de la Banque centrale européenne
Jean-François BOUCHARD
ÉDITIONS MAX MILO, 190 PAGES, 28.40 FRANCS
ISBN 978-2-3150-0491-1

Présentation d'hommes qui hors processus démocratique ont gouverné ou gouverne la BCE: Duisenberg, Trichet et Draghi, présentés comme le Bon, la Brute et le Truand ou encore comme Louis XV, Charlemagne et César Borgia. Humour mis à part, l'auteur fait preuve d'une connaissance sûre du fonctionnement de la BCE qu'il dissèque.

Chine, banquier du monde
Claude MEYER
ÉDITIONS FAYARD, 360 PAGES, 34.40 FRANCS
ISBN 978-2-2136-7090-4

La Chine, premier créancier des États-Unis, finance les déficits occidentaux et s'impose même auprès des pays pauvres comme une Banque mondiale bis. Aujourd'hui se profile une déferlante chinoise sur la finance, explique l'auteur qui dresse un bilan de cette puissance financière en la confrontant aux stratégies du Parti communiste.

Modeste proposition pour résoudre la crise de la zone euro
James K. GALBRAITH, Stuart HOLLAND
Yanis VAROUFAKIS
ÉDITIONS LES PETITS MATINS, 74 PAGES, 7.80 FRANCS
PRÉFACE DE MICHEL ROCARD
ISBN 978-2-3638-3124-8

Face à la crise économique et sociale européenne et la montée des nationalismes, comment agir sans pour autant modifier les traités? Et comment le faire rapidement sachant que le problème majeur est moins la dette que l'architecture défaillante de la zone euro? Questions auxquelles répondent les auteurs de cet opus.

Guerre et paix entre les monnaies
Jacques MISTRAL
ÉDITIONS FAYARD, 350 PAGES, 32.70 FRANCS
ISBN 978-2-2136-6632-7

La paix monétaire est sans doute l'un des plus importants des biens publics globaux, rappelle l'auteur qui s'inquiète de la crise actuelle dont le cœur est, précisément, monétaire. Et si l'histoire venait à se répéter? Mistral formule des propositions concrètes pour éviter un retour tragique de guerre monétaire.

L'affaire Snowden
Comment les États-Unis espionnent le monde
Antoine LEFÉBURE
ÉDITIONS LA DÉCOUVERTE, 280 PAGES, 33.70 FRANCS
ISBN 978-2-7071-7848-0

Mettant au jour l'étendue de la surveillance de la NSA (National Security Agency), Ed. Snowden a choisi de désobéir, renseignant le monde entier de l'étendue de ladite surveillance menée, en secret, par les États-Unis. Une affaire qui, par son ampleur, marque un tournant, argumente Lefébure qui veut en éclairer tous les aspects.

Hold-up à Bruxelles. Les lobbies au cœur de l'Europe
José BOVÉ (avec Gilles LUNEAU)
ÉDITIONS LA DÉCOUVERTE, 260 PAGES, 30.20 FRANCS
(PRÉFACE DE DANIEL COHN-BENDIT)
ISBN 979-2-7071-7822-0

Chaque chapitre de cet ouvrage traite d'un cas concret vécu par le député européen et son équipe. Effarant. Plongé dans la réalité opaque de Bruxelles, il faut nager en eaux profondes. Un ouvrage traitant de la question des lobbies, de façon la plus concrète et lucide. Qui a dit qu'être lucide, c'est voir noir?

Le monde contemporain plus fluide et plus interconnecté qu'il ne l'a jamais été n'en représente pas moins beaucoup d'inégalités et de violences.

Perspective anthropologique en cinq grandes raisons

Pour un universalisme critique. Essai d'anthropologie du contemporain
Mondher KILANI
ÉDITIONS LA DÉCOUVERTE, 2014
350 PAGES, 42.60 FRANCS
ISBN 978-2-7071-7774-2

ALAIN-MAX GUÉNETTE
IMSI, HEG Arc

Le travail de Mondher Kilani est tout entier adossé au projet de sa discipline, l'anthropologie, laquelle renvoie à l'articulation du singulier et du général. Pour être à la hauteur dudit projet, l'anthropologue doit, rappelle d'emblée l'auteur, s'efforcer d'éviter plusieurs écueils: la mise en avant de sa propre culture au détriment des autres (ethnocentrisme), celle du genre masculin au détriment du genre féminin (androcentrisme), la réification voire la naturalisation des faits sociaux et culturels (au lieu de les considérer comme des constructions sociales), la surinterprétation des phénomènes étudiés, et finalement l'idée qu'il y aurait une réalité cachée ou voilée qu'il faudrait mettre au jour (réalisme positiviste).

Le projet rappelé et les écueils pointés, l'auteur constate dans un tout récent volume regroupant des publications déjà parues, revues ou réécrites, que le monde contemporain «plus fluide et plus interconnecté qu'il ne l'a jamais été, n'en représente pas moins beaucoup d'inégalités et de violences.» Se pose alors à l'anthropologue une problématique: comment une société, un groupe continuent à produire des significations imaginaires permettant les appartenances et les identifications des individus. Et plusieurs questions: quelles sont la puissance et la capacité d'agir des différents collectifs en présence? Quelles sont les normes et les valeurs habitées par les actrices et les acteurs sociaux? Comment celles-ci/ceux-ci contribuent-elles/ils à les faire bouger? Pour les affronter, prévient l'auteur, l'anthropologue doit se situer à égale distance de deux positions métaphysiques: d'une part l'universalisme acritique et d'autre part le relativisme culturel (où tout se vaudrait). Rendu au cœur la raison anthropologique, l'auteur répartit ses autres arguments en quatre autres raisons: civile et religieuse, identitaire, sacrificielle et génocidaire.

Les tenants de l'universalisme, que celui-ci soit d'obédience américaine ou française, sont généralement peu conscients des points aveugles de leur posture, défend Kilani. Pourtant, toute position universaliste relève de combats, toute position universaliste est une construction sociale et ne constitue nullement des valeurs a priori. L'auteur propose donc de prendre conscience de cette historicité, pour enchâsser un universalisme critique, autrement dit, un universalisme conscient de ses présupposés culturels. Il prône un «relativisme méthodologique», loin du point de vue du relativisme culturel où tout se vaudrait – position naïve et dangereuse. Pour le professeur lausannois, on doit pouvoir discuter la prétention à l'universalisme et, au besoin, négocier. Pour ne pas en rester à l'écume des choses, il convient, en d'autres termes, de passer d'un universalisme professé ou revendiqué à un universalisme pratiqué dans des espaces dans lesquels les groupes échangent.

Cinq raisons sont abordées traitées dans l'ouvrage: civile et religieuse, identitaire, sacrificielle, génocidaire et anthropologique, cette dernière regroupant les quatre premières. A-t-on, par exemple, dans nos sociétés modernes, voire hypermodernes, marquées par une rationalité technique, vraiment exclu la raison sacrificielle? Certes non! Même dans nos sociétés qui prétendent tout contrôler, explique l'auteur, le rapport à la nature et à l'animal reste prégnant; ici, Kilani revient sur la question de la «vache folle» notamment, pour mettre en exergue un point aveugle de l'universalisme conquérant. Dans les limites de ces colonnes, restons-en à l'une des raisons: civile et religieuse.

Ici, la question du «voile» s'impose avec ses implications différenciées. Celle-ci est différemment vécue en France et en Suisse, comme elle l'est aussi à l'intérieur de la Suisse dépendamment des cantons, quoique le type de sécularité helvétique accepte de façon générale l'hétérogénéité religieuse et permet une négociation entre des points de vue. Contrairement au type de sécularité à la française qui, avec l'invention de la laïcité, est davantage homogénéisant et excluant, et qui risque bien, met en garde l'auteur, parce qu'elle occulte les différences, de renforcer les communautarismes de tout poil.

> Le type de sécularité helvétique accepte l'hétérogénéité religieuse. Cela permet une négociation entre points de vue divergents. Sans exclure ni renforcer les communautarismes de tout poil.

Dans cette raison civile, on a particulièrement apprécié la critique de Kilani de la théorie du désenchantement qui énonce que les sociétés modernes chrétiennes sont sorties de la religion; plus encore, que le Christianisme serait la religion de la sortie de la religion, pour reprendre les termes du penseur Marcel Gauchet. Or, selon M. Kilani, la religion n'a pas disparu, loin s'en faut, et c'est commettre une erreur de perspective que de défendre l'idée que la religion a organisé le monde moderne. C'est ici le premier Gauchet qui endosserait une attitude ethnocentrique, avec lequel notre auteur croise le fer. Au contraire, il est en phase avec le second Gauchet qui pose que c'est la raison politique et non la religion qui est première (au passage, Mondher Kilani montre qu'un problème majeur de l'Islam est son manque d'autonomie par rapport au politique, qui encore et toujours l'instrumentalise.)

La lecture de cet ouvrage permet de réfléchir aux points aveugles de la position universaliste et de gagner en distance. La valeur des découvertes en anthropologie, écrit l'auteur empruntant les images d'un illustre prédécesseur, «réside dans sa capacité à faire varier les échelles de l'observation, à passer des «miniatures ethnographiques» aux «fresques murales». Son travail est à la hauteur du propos. ■

Mariana Heredia

Sociologue, enseigne aux universités de Buenos Aires et de San Martín

1973. Naissance à Buenos Aires.
1998. Licence en Sociologie (en cinq ans) à l'Université de Buenos Aires.
2007. Doctorat en sociologie à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, EHESS, Paris.
2008. Chercheure au Conseil national de la recherche scientifique et technique du gouvernement argentin.
2012-2013. Séjour de recherche à Columbia University, New York.

De l'emprise des économistes

Mariana Heredia a mené une enquête sur la manière dont les économistes, identifiés avec l'école néolibérale et monétariste se sont imposés ces dernières décennies. Interview.

Qu'abordez-vous dans votre ouvrage?
Mariana Heredia: Ce livre reconstruit l'histoire de la montée en puissance des économistes pour comprendre les transformations concomitantes des démocraties nationales et du capitalisme globalisé. Dans la première partie je montre principalement l'apparition des économistes néolibéraux, leur rapprochement des entrepreneurs, des journalistes et des dirigeants politiques nationaux et internationaux dans le développement d'une offensive contre les États-providence. Je porte ensuite mon attention sur le mode d'emploi des économistes en politique. J'essaie de comprendre comment des fonctionnaires économiques, souvent soutenus par les organisations internationales, ont eu tendance à réduire les sociétés à des laboratoires de leur expérimentation. Finalement, je m'intéresse aux conséquences de l'emprise des économistes sur le régime de représentation. Qu'est-ce que la démocratie quand les principales décisions sont déléguées aux experts et quand la logique marchande devient la réponse à plusieurs problématiques publiques?

Vous utilisez le terme de «gouvernementalité»: qu'est-ce à dire?
Je m'inscris dans une tradition d'auteurs (Michel Foucault; Michel Callon et Bruno Latour, etc.) qui se sont intéressés aux dispositifs matériels qui structurent les rapports humains, invitant à une sociologie politique des sciences et des techniques. La notion de gouvernementalité, forgée par Michel Foucault, permet de placer la montée en puissance des économistes dans une longue transition historique vers un exercice subtile et incitatif du pouvoir. Comme lui-même l'a reconnu par son intérêt dans l'œuvre de Gary Becker, l'économie occupe un rôle majeur dans ces nouvelles modalités d'exercice de la domination politique, en développant de nouvelles technologies de gouvernement. Cette discipline encourage en effet à la fois la prolifération de la richesse et l'autorégulation des marchés et des sujets.
Contre une science politique qui se restreint aux systèmes politiques, la tradition foucaultienne nous rappelle qu'il y a d'autres manières de gouverner les hommes (souvent moins légales et moins physiques) dans lesquelles les professionnels jouent un rôle majeur. Ce faisant, cette tradition nous invite à faire une analyse du pouvoir au-delà des États; une invitation particulièrement pertinente dans notre monde globalisé.
Pour Foucault, l'agencement du désir est devenu un mécanisme plus efficace que la violence et les punitions. Quelque part, le néolibéralisme a voulu réaliser une vielle utopie libérale. Selon Pierre Rosanvallon, depuis la Révolution française, c'était évident que le retour à la religion comme fondement du lien social était impossible. Or, il a été bientôt indéniable que c'était très difficile de fonder un ordre sur la seule entente entre les hommes et le contrat social. Le marché est alors apparu comme un principe extérieur à la volonté générale promettant de fonder un ordre pacifique et prospère.

Finalement à quoi sert un économiste?
Dans la mesure où nous pouvons aujourd'hui parler d'économiste au singulier, là où dans les années soixante nous aurions dû employer le pluriel, cette figure sert, d'abord, à attribuer toute l'autorité d'une discipline à son courant dominant. On le sait, dans un monde dans lequel la science a conquis une telle légitimité, l'accord parmi les savants laisse les profanes désarmés devant la puissance de la raison. Munis de cette autorité, l'économiste sert ensuite à produire des discours sur le social, aujourd'hui ces discours assimilent la société au marché et le marché à une réalité planétaire.
Troisièmement, les économistes ne se limitent pas à justifier les vertus de l'ordre marchant et à réclamer la libéralisation des forces spontanées du marché. Comme Pénélope, ils tissent le jour ce qu'ils ont défait la nuit. Les économistes servent ainsi à la construction d'un monde (comme ils disent au niveau macro et micro-économique) axés sur l'utopie d'une coordination sociale vertueuse des vices privés. De cette manière, même s'ils ne sont pas issus d'une délibération publique et d'une décision politique, les dispositifs produits et agencés par les économistes structurent matériellement notre existence. L'influence de Milton Friedman et de Gary Becker [membres de l'école de Chicago] est désormais moins perceptible dans les ouvrages classiques que dans la sophistication des procédures qui structurent les marchés financiers et qui encouragent la marchandisation toujours plus grande. Sa quatrième fonction revient à la première: par un processus d'économisation de notre monde, qui privatise les bénéfices et efface les responsables, les économistes contribuent au renforcement de la domination sociale et à la disciplinarisation par exclusion des membres plus faibles de la société.
Bref, comme d'autres technocrates du passé mais en utilisant moins qu'eux la violence physique, les économistes contribuent à structurer l'ordre capitaliste et ce faisant, ils participent à la reproduction des rapports de pouvoir et souvent à la création de nouvelles inégalités. ■
Propos recueillis par Alain Max Guénette, IMSI, HEG Arc

A quoi sert un économiste. Enquête sur les nouvelles technologies de gouvernement
Mariana HEREDIA
ÉDITIONS LES EMPÊCHEURS DE PENSER EN ROND
246 PAGES, 31.90 FRANCS, ISBN 978-2-3592-5043-5

Réussite horlogère et crise des banques suisses

Ce numéro de la RES est structuré autour d'un dossier sur un sujet classique, l'horlogerie, mais appliqué à un marché spécifique, tout à fait particulier, la Russie. L'année 2014 est celle du bicentenaire de la coopération russo-suisse et c'est la raison pour laquelle Maria Bashutkina a proposé de marquer cet anniversaire. «L'horlogerie représente une part conséquente dans les échanges économiques entre les deux pays, cette part ne cessant de prendre de l'importance d'année en année», argumente-t-elle. Cinq contributions composent le dossier principal de ce numéro qui donne l'opportunité d'approfondir notre connaissance économique d'un pays à la fois traditionnel et émergent et d'en mesurer toute la particularité. Mais le dossier permet aussi, bien sûr, de réfléchir aux sources de l'avantage concurrentiel au sein d'un secteur d'activité, ici l'industrie horlogère suisse dans le marché mondial.
Par coïncidence, le numéro ouvre ses pages à Blaise Goetschin, directeur général de la Banque Cantonale de Genève (BCGe), qui se confronte à la même question mais appliquée à l'industrie bancaire helvétique. Si le dossier sur l'horlogerie dirigé par Maria Bashutkina se focalise sur la compréhension du marché et des consommateurs russes comme condition de la performance de l'industrie suisse, le propos du banquier – pour qui la crise du monde bancaire n'est pas sans rappeler la crise horlogère du siècle dernier – se concentre davantage sur l'analyse des facteurs environnementaux (cadre législatif, règles de la concurrence…) comme freins ou facilitateurs pour le secteur bancaire suisse. Ces deux approches concernant les sources de la compétitivité suisse peuvent être qualifiées d'externes, et ouvrent sur une approche plus interne, davantage tournée vers l'innovation.

Horlogerie suisse en Russie
Maria BASHUTKINA (Dir.)
REVUE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE
VOL. 72, 2014, N°1, 124 PAGES
29 FRANCS, ISSN 0035-2772

Transgresser
Geneviève RUIZ (Rédactrice en chef)
REVUE HÉMISPHÈRES, VOLUME 6, 80 PAGES, 9 FRANCS
ISSN 2235-0330

La revue semestrielle de la HES-SO qui allie avec élégance contenu et esthétisme, consacre sa 6ème livraison au thème de la transgression. La jeune revue explore «les limites psychologiques, morales ou physiques qui se posent dans notre société». Des sujets tabous sont abordés mais aussi l'innovation de rupture et la mode.

L'ère numérique, un nouvel âge de l'humanité
Cinq mutations qui vont bouleverser notre vie
Gilles BABINET
ÉDITIONS LE PASSEUR, PAGES, 32.40 FRANCS
ISBN 978-2-3689-0067-3

L'avènement de l'économie de la connaissance bouleverse plus profondément la société que ne l'a fait la révolution industrielle. A l'aube d'un changement de paradigme majeur pour l'humanité, l'auteur identifie cinq domaines dont l'évolution, en cours, va changer notre vie: la connaissance, l'éducation, la santé, la production et l'État.

Libérons-nous!
Pascal SALIN
ÉDITIONS LES BELLES LETTRES, 78 PAGES
14.80 FRANCS, ISBN 978-2-2512-3001-6

L'auteur poursuit sa croisade pour la liberté et la prospérité dans les pas du fameux économiste autrichien Friedrich Hayek, auteur de l'ouvrage «La route de la servitude». La sortie de la crise actuelle ne peut passer que par le retour de la liberté d'entreprendre et de contracter, récite Salin.

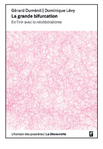
Les feuilles mortes du capitalisme
Chroniques de fin de cycle
Jean-Marie HARRIBEY
ÉDITIONS LE BORD DE L'EAU, 190 PAGES
23.30 FRANCS, ISBN 978-2-3568-7259-3

L'auteur de «La démence sénile du capital, Fragments d'économie critique» (2002) et de «Raconte-moi la crise» (2009), poursuit sa critique du capitalisme jugeant que l'accumulation du capital arrive dans une impasse. Il esquisse des pistes de sortie.

Adieux au capitalisme. Autonomie, société du bien vivre et multiplicité des mondes
Jérôme BASCHET
ÉDITIONS LA DÉCOUVERTE, 200 PAGES, 26.60 FRANCS
ISBN 978-2-7071-7723-0

Sortir de la logique capitaliste est aussi le thème de cet ouvrage avec, comme souci primordial de l'auteur l'affirmation de la démocratie et, comme pistes, notamment: la soumission des activités productives à des choix de vie qualitatifs et collectivement assumés, la dé-spécialisation des activités et le foisonnement créatif des subjectivités…

La grande bifurcation
En finir avec le néolibéralisme
Gérard DUMÉNIL, Dominique LÉVY
ÉDITIONS LA DÉCOUVERTE, 200 PAGES, 26.60 FRANCS
ISBN 978-2-7071-7815-2



Prenant en compte la structure de classes tripolaire – capitalistes, cadres et classes populaires –, les auteurs prétendent que «la réouverture des voies du progrès social passe par la capacité politique d'ébranler les grands réseaux financiers de la propriété capitaliste et la connivence entre propriétaires et hauts gestionnaires.»

Libraire conseil: Payot Neuchâtel